

19 04 97

Des carpes passent sous l'eau et quelquefois bondissent à la surface. Dans ce pays, mon pantalon est trop court et quand j'ai besoin de faire quelque chose ou que je n'ai pas de quoi m'acheter à manger, je mâche du chewing-gum. Ici les immeubles sont sortis du sable comme des couteaux de mer. A l'intérieur de ma main, il y a l'empreinte verte d'un tampon. Entre quatre pigeons posés sur la rambarde d'un ponton, le visage d'une jeune fille qui tout à l'heure s'est penché vers la montre qu'elle avait dégagée de l'autre main de la manche de sa veste, maintenant ne bouge plus et pourrait presque devenir invisible. Moi aussi, je pourrais passer la nuit ici. Il y a d'autres bancs parallèles au sien et quatre piliers supportent un toit en pyramide plate à quatre côtés sous lequel elle est assise, mais sa voix est éraillée. Son visage est de la teinte de ces piliers.

Le soleil tourne sur lui-même entraîné par la chute artificielle de l'eau et par la conversation de personnes sans travail et sans logement derrière une haie de bambous. Son principal satellite est une lanterne quadrangulaire dont la base est plus large que le sommet et de même dimension que sa hauteur; elle est coiffée d'un petit chapeau dont les bords dépassent.

La personne qui tout à l'heure avait disparu, a repris sa place au même endroit. Je vais pouvoir l'approcher mais ce n'est pas elle que je dois retrouver à la sortie de la gare, devant la Police Box ou au pied du Shibuya 109. Dans plusieurs sens, à différentes hauteurs, plus ou moins visibles et silencieux, des véhicules et des personnes se déplacent à l'intérieur d'une intersection à multiples niveaux dont les entrées et les sorties ne me sont pas familières et dont je ne cherche pas à élucider la complexité. J'ai failli oublier les tortues, plutôt plates, avec des traits jaunes sur le dos. Les piétons ont l'air moins attentif et plus embarrassé quand on les regarde assis sans bouger.

21 04 97

Le pont célèbre est supporté par quatorze rangées de quatre piliers chacune, surmontées d'une poutre horizontale et jointes dans le premier tiers de leur hauteur par une autre. Les piliers obliques latéraux des quatre rangées centrales ont été remplacés récemment et leur teinte n'est pas grise mais dorée. Le lieu est très fréquenté. Les visiteurs boivent du thé en boîte et prennent des photos. Des groupes plus ou moins nombreux d'écoliers et de lycéens occupent les trottoirs, les boutiques de souvenirs ou de marchand de glace, ou s'assoient pour pique-niquer. Les garçons portent un uniforme noir avec des boutons dorés et des baskets blanches. Les filles sont en bleu, une jupe plissée et un haut à col marin au liseré rouge ou blanc, ou bien une veste classique avec une cravate sur une chemise blanche. Au-delà du pont, quatre bourrelets de la petite chaîne de montagnes boisée descendent vers le fleuve. Les feuillages sont de différentes couleurs.

Je suis venu jusqu'ici avec le bus 93 qui traverse Kyôto d'est en ouest, attiré par l'annonce d'un loueur de vélos à prix prohibitifs, situé à l'intérieur d'une forêt de bambous aux chemins bitumés sur lesquels des touristes se font transporter en pousse-pousse. Mais les vélos rouges étaient recouverts d'une bâche et un voisin âgé a touché son nez et croisé les avant-bras devant sa poitrine quand je lui ai demandé en anglais pourquoi c'était fermé.

Un peu plus tard, j'ai acheté un plateau-repas Hot Box et je me suis assis au bord du fleuve Katsura sur une petite digue où deux Japonaises étaient déjà installées pour déjeuner au calme. Plus de cinquante mètres nous séparaient et alors que j'avais à peine avalé une première bouchée de riz, l'une d'elles m'a appelé. Je me suis approché. Elle a mis sur mon plateau un morceau de viande et une tranche d'omelette et m'a pris quelques nouilles. Ensuite, elles ont remarqué à leurs pieds, parmi les herbes et les joncs touffus, des plantes qui les intéressaient. Leur déjeuner terminé, elles se sont mises à les cueillir et toujours la même m'a appelé près d'elle pour que j'en cueille aussi. Après vingt minutes de cueillette, j'en avais assez. Je suis parti.